

## Affirmations

### Épisode 1

#### Les Affirmations de Serge Joyal

[Denis-Martin] Avocat, amoureux de l'art auteur et mécène, constitutionnaliste de renom, il a été ministre fédéral sous le gouvernement de Pierre Trudeau et aussi sénateur. Les questions des droits de la personne lui importent beaucoup dont celles des communautés de la diversité sexuelle et de genre, voici les Affirmations de Serge Joyal. Bienvenue à Affirmations Serge Joyal.

[Serge] Merci, je suis heureux d'être avec vous cet après-midi.

[Denis-Martin] On est très content de vous recevoir. Vous êtes venu au monde le 1er février 1945 à Montréal, donc un vrai de vrai montréalais, je dirais pur cône orange.

[Serge] Qui y a demeuré tout le temps d'ailleurs.

[Denis-Martin] Vous n'êtes jamais parti de Montréal ?

[Serge] Non, exactement.

[Denis-Martin] Comment c'était de grandir en ville ?

[Serge] Je pense que comme on dit communément, quand on regarde ça par en arrière, je crois que ça a été une opportunité en autant que personnellement j'étais concerné parce que je trouvais qu'à Montréal il y avait plus de sollicitation. C'est-à-dire qu'on vivait moins dans un milieu familial fermé parce qu'il y a toutes sortes d'activité en ville, il y avait les grands magasins d'abord où ma mère nous amenait chez Dupuis Frères et chez Morgan à l'époque ce qui est La Baie aujourd'hui et

pendant la période des fêtes évidemment il y avait le fameux petit train au 5e étage sur notre rue où j'habitais, sur la 17e avenue à Rosemont, il y avait aussi des anglophones qui avaient leur propre église Saint-Gabriel-de-Brandon, enfin un peu plus au nord de Saint-François-Solano et puis il y avait évidemment les loisirs du dimanche qui étaient très différents de ce qu'on pouvait avoir, ce à quoi on pouvait avoir accès en campagne, à la campagne. Par exemple mon père nous amenait le dimanche après-midi au château Ramezay, mon frère et moi, on était subjugué par la locomotive Dorchester qui était une réplique de la première locomotive de 1836 au Canada. Mon père nous amenait le dimanche également à Kahnawà:ke aux danses autochtones, qui est un spectacle un peu imité de celui de, comment il s'appelait, Davy Crockett et puis évidemment les autres faux cowboys de l'époque. Et puis ben évidemment le loisir que mon frère et moi auquel on s'adonnait, c'était celui de jouer au cowboy et à l'Indien. Alors on était intéressé de voir des vrais Indiens, comment ils s'habillaient, comment ils parlaient parce que dans nos jeux on essaie d'imiter leurs cris, et cetera. Donc comme je vous souligne, on est exposé à une diversité sociologique et à des loisirs qui n'étaient pas nécessairement accessibles si j'étais né à la campagne, ça ne veut pas dire que quand on naît en campagne qu'on ne peut pas devenir des personnes influentes. Sir Wilfred Laurier est né à Saint-Lin-de-Lachenaie dans une petite maison.

[Denis-Martin] Mais vous aviez accès à des événements culturellement et un peu partout donc vous aviez accès à des choses qui étaient peut-être plus difficiles à une époque quand on habitait en région rurale.

[Serge] Et moi en plus évidemment il n'y avait pas la télévision à cette époque-là, la télévision est arrivée dans les années 50 et puis au début elle ne diffusait même pas à l'heure des repas, elle suspendait la diffusion à 5h pour permettre aux gens de dîner tranquille comme on dit sans la télévision au milieu de la table. Et puis les émissions pour enfants étaient évidemment diffusées vers 5h, les émissions les plus populaires c'était Rintintin, enfin donc des émissions qui, comme je vous souligne, étaient fondées essentiellement sur les légendes westerniennes avec--

[Denis-Martin] J'allais le dire parce que vous parliez des autochtones à l'époque, si on avait une version, une vision un petit peu...

[Serge] Folklorique.

[Denis-Martin] Très folklorique, ça a beaucoup changé heureusement.

[Serge] Oui, évidemment, mon frère était le cowboy, moi j'étais l'Indien et puis j'aimais ça parce qu'on pouvait se promener torse nu, évidemment les Indiens dans les livres étaient toujours représentés torse nu, on pouvait se maquiller, se mettre évidemment du charbon de bois, se noircir un peu les côtés de la figure, et cetera. Donc on avait un imaginaire en d'autres mots qu'on se construisait qui n'est pas évidemment la façon de s'éduquer aujourd'hui. Aujourd'hui on s'assoit devant un écran puis les écrans nous déversent tout ce qu'ils veulent nous déverser, mais à cette époque-là, on était obligé de faire appel à notre imaginaire pour se créer un monde. C'est ça fondamentalement qui a marqué ma jeunesse.

[Denis-Martin] Il semble que vous avez vécu dans une famille heureuse puis vos parents vous amenaient un peu partout, on vous a fait découvrir--

[Serge] Une famille, enfin des parents je dirais d'un genre de vie solaire, c'est-à-dire que mon père et ma mère se sont toujours bien entendus quoi que ce n'était pas dans un, si vous voulez, dans une relation patriarcale, c'est-à-dire que ce n'était pas mon père qui dominait. Pour une raison très simple, c'est que la maison appartenait à ma mère et mon père avait ses magasins, donc lui aussi avait son domaine et l'entente entre les deux c'était que ma mère gérait ses affaires et mon père gérait les siennes, donc je n'ai jamais vécu dans une relation patriarcale où c'est l'homme qui domine.

[Denis-Martin] Waouh, ça, vraiment vous étiez en avance sur votre temps.

[Serge] Très, très en avance, ma mère avait ses propres comptes de banque, c'est elle qui possédait notre maison à la campagne, par conséquent mon père était très respectueux de son autonomie de gestion, alors l'égalité des sexes chez moi ça a été-- Si vous voulez, j'ai vécu toute ma vie avec ça et mes parents ont vécu 63 ans

ensemble. Et je me souviens très bien quand je revenais du cimetière après le décès de ma mère, mon père m'a dit : « Tu sais Serge, on ne vit pas avec la même personne 63 ans si on ne l'aime pas. » Alors mon père dans sa tête avait rationalisé sa relation avec ma mère. Et donc j'ai vécu dans une famille où les personnes étaient très respectueuses les unes des autres, c'est-à-dire que chacun avait sa ligne de vie et comme mes parents valorisaient considérablement l'éducation, mes parents nous répétaient toujours : « Votre éducation c'est votre héritage, quand vous serez éduqué, nous, nous vivrons par nous-mêmes et vous, vous ferez votre vie. » Donc on vivait dans un contexte où en définitive on nous mettait au défi d'assumer notre liberté. Et ça c'est quand même assez particulier, ce n'était pas la situation dans plusieurs familles au Québec à cette époque-là.

[Denis-Martin] Mais ça a quand même fait de vous une personne très intéressée par l'art, la culture et l'art autochtone parce que là, vous venez de me raconter comment vous viviez avec vos parents.

[Serge] Oui, on a toujours été-- Pour nous les autochtones, chez mon père, les ancêtres de mon père provenaient de Saint-François-du-Lac et Saint-François-du-Lac pour ceux qui ne savent pas trop où ça se situe, ça se situe au bord de la rivière Saint-François en face de la réserve des Abénakis, qui est évidemment Odanak. Et donc dans la famille de mon père on avait côtoyé en définitive les autochtones et la perception que j'ai obtenue des autochtones de mes parents et de la famille de mon père, c'est qu'on les laisse vivre comme ils veulent vivre et nous, nous vivons comme nous voulons vivre. Donc ce n'était pas une relation de domination où il fallait les civiliser, comme on disait autrefois, avec le missionnariat c'est-à-dire leur faire abandonner leur pratique, leur culture, leur langue pour qu'ils s'assimilent à la population de souche européenne ou chrétienne. Ce n'était pas la façon dont on percevait les autochtones dans la famille de mon père. Et cette approche-là, si vous voulez, de valeurs, parce qu'il y a des valeurs là-dedans, c'est celles que mes parents nous ont transmises, j'allais dire, inconsciemment. C'était comme ça qu'on devait penser. Et c'est resté dans mon esprit toutes ces années-là et quand j'ai eu l'opportunité d'intervenir pour rétablir les autochtones dans leur droit et surtout faire reconnaître leur langue, vous savez, ça m'a pris dix ans avant de faire passer le projet de loi au Sénat, qui a reconnu les langues.

[Denis-Martin] Il fallait être tenace.

[Serge] J'y croyais profondément, c'était attaché ensemble à ma jeunesse, à toute fin pratique.

[Denis-Martin] Si je comprends bien, vous avez eu une jeunesse assez différente de celle d'autres garçons et filles de votre âge, ça vous rendait quand même différent puis je sais que vous étiez différent pour d'autres choses, est-ce qu'à cette époque là les autres le voyaient, est-ce que c'était visible ?

[Serge] On le voyait parce qu'évidemment il faut dire aussi que j'ai eu une éducation qui a été avec les religieux jusqu'à en définitive mon entrée à la Faculté de droit à l'Université de Montréal en 1964. Donc j'avais été éduqué de l'école primaire jusqu'à l'université par des communautés religieuses. Même si à l'école primaire, première, deuxième, troisième année c'était des maîtresses comme on les appelait à l'époque. Le terme aujourd'hui--

[Denis-Martin] Le terme a une autre connotation.

[Serge] Un peu ambigu, mais donc c'était des femmes essentiellement parce qu'on trouvait qu'avec des enfants, des hommes ne pouvaient pas élever des enfants de cinq, six ans, on était encore des marmots, si vous voulez.

[Denis-Martin] Je reviens quand même à votre jeunesse parce que c'est toujours important, moi personnellement je sais que j'étais différent quand j'étais jeune garçon, le saviez-vous quand vous étiez plus jeune ?

[Serge] Non, pas vraiment parce que-- Et là je fais évidemment référence, si vous voulez, à la sexualité, la sexualité ce n'est pas une chose que moi personnellement j'ai perçue à cet âge-là. La sexualité à cet âge, enfin à cette époque-là parce qu'il faut quand même se reporter, on est dans les débuts des années 50, c'est encore le

règne de Maurice Duplessis, Maurice Duplessis va régner, entre guillemets, jusqu'en 59.

[Denis-Martin] Cette grande noirceur, qu'on appelait à l'époque.

[Serge] Donc j'ai passé ma jeunesse sous le régime Duplessis, sous l'époque du triomphalisme de l'église et par conséquent c'était une époque où quand je vous le mentionnais tantôt, j'ai été éduqué par des communautés religieuses, je ne leur jette pas la pierre, je n'ai jamais eu fort heureusement à subir des agressions ou si vous voulez avoir une perception que j'ai été dominé intellectuellement par l'Église. Il faut penser que dans notre famille même si on récitait le chapelet avec le cardinal Léger à 7h le soir, quatre soirs par semaine, que mon père aussi nous emmenait à l'Oratoire Saint-Joseph deux fois par année pour allumer des lampions, qu'il fallait faire des neuvaines, faire les retraites du printemps à l'église, et cetera. Quand je raconte ça à mes neveux, ils ne me croient pas, ils disent : « Mon oncle, tu exagères. »

[Denis-Martin] Et pourtant non.

[Serge] Mais ce que je veux souligner, c'est que malgré cet environnement qui était très lourd, on ne comprenait pas comme enfant tous les principes théologiques qu'on nous enseignait. Pour nous le rite religieux, c'était, si vous voulez, un spectacle. Mon frère et moi nous étions des enfants de chœur, alors il fallait porter une soutane avec un surplis, on servait la messe, il fallait apprendre les répliques en latin, on ne comprenait pas évidemment la langue qu'on parlait, c'est un automatisme, c'était comme une formule magique, toute une, mais ce qui nous subjuguait c'était la pageantry, c'est-à-dire le spectacle autour de tout ça et ce spectacle-là évidemment stimulait notre imaginaire d'enfant. Et quand j'ai vu le film « Roma » de Fellini, je ne sais pas si vous vous imaginez le scène du film où on voit évidemment toute l'Église dans ses atouts les plus somptueux, on a l'impression que c'est évidemment une cour impériale qui se déplace, alors nous on faisait partie du spectacle. Et donc malgré le fait qu'on vivait dans une ambiance hyper religieuse, on ne se sentait pas intellectuellement dominé mon frère et moi, on participait au spectacle. Alors ça ne veut pas dire qu'on n'assimilait pas les

principes religieux, on apprenait l'histoire sainte évidemment et pour nous l'histoire sainte, c'était les bandes dessinées de l'époque, il y avait les pharaons, il y avait les empereurs romains, les légions romaines, la construction des pyramides, et cetera.

[Denis-Martin] C'était spectaculaire.

[Serge] C'était très spectaculaire et on se projetait dans ce monde-là. Alors on avait une perception de la religion qui n'était pas, malgré le fait qu'elle était extrêmement présente à tous les niveaux de la vie familiale et de la vie sociale. Je ne me suis jamais senti dominé au point où je ne pouvais pas assumer ma liberté de penser. Et forcément comme vous savez tout le système d'éducation c'est pour amener l'individu à penser par lui-même ou par elle-même et malgré cet environnement-là, je ne me suis jamais senti empêché de penser par moi-même. Et puis il fallait se confesser et puis je n'ai jamais perçu les relations avec les personnes dans le sens du mal, c'est-à-dire que le péché nous dominait, la notion de péché, de culpabilité nous dominait tellement que si on ne faisait pas ce qu'on nous disait de faire, on était pour aller en enfer, brûlé au feu éternel. Mon frère et moi nous ne croyons pas à l'enfer, on trouvait que c'était évidemment imaginé complètement, c'était une sorte de, comment on dirait, c'était pour nous faire peur, mais en pratique quand mon frère et moi on lisait des histoires comme celle-là, on s'adorait tous les deux, on se couchait ensemble, on tirait la couverture par-dessus notre tête et puis on se défendait tous les deux ensemble. Alors vous savez, on avait gardé notre liberté en définitive.

[Denis-Martin] Donc on va sauter un petit peu dans le temps, mais vous avez obtenu une licence en droit de l'Université de Montréal, un diplôme en études supérieures en droit comparé de l'Université de Strasbourg, une maîtrise en droit administratif de l'Université de Sheffield et fait la scolarité de maîtrise en droit constitutionnel au London School of economic and political science, waouh ! Pourquoi cet intérêt pour le droit finalement ?

[Serge] Vous savez, on peut dire parfois qu'on est suralimenté, mais là moi je suis suréduqué, c'est-à-dire que c'était un peu comme je le soulignais tantôt, mes parents croyaient à l'éducation, ma mère croyait que comme le disaient les grands

slogans sur les panneaux qui entouraient le boulevard métropolitain : « S'instruire, c'est s'enrichir. » Pas uniquement sur le plan mercantile, d'avoir plus d'argent dans ses poches, mais c'était évidemment développer sa personnalité et ma mère croyait énormément à ça. Notre punition quand nous pouvions mériter une punition, ma mère nous obligeait de lire une page de l'encyclopédie puis de la lui raconter après.

[Denis-Martin] Quand même.

[Serge] En d'autres mots, notre punition c'était de s'instruire. Et ma mère nous avait dit et mes parents, mon père nous avait dit : « Tant que vous voulez vous instruire on paiera pour. » Parce que on estime que si vous voulez apprendre, ça vous sera toujours utile. À tel enseigne que quand j'ai été défait en 84 à l'élection générale de 84, mes parents étaient dans le local évidemment électoral et puis bon, les organisateurs, les supporteurs, tout le monde étaient tristes, j'avais été battu par une marge très très faible, comme on dit presque une chance là.

[Denis-Martin] C'était le raz de marée de--

[Serge] C'était le raz de marée, la fin de l'époque de Pierre Trudeau et puis les personnes disaient à ma mère : « Mais qu'est-ce qu'il va faire maintenant ? » Et ma mère, la réponse qu'elle leur donnait très calmement : « Oh vous savez, il a tellement de diplômes, il va se trouver un emploi. » Donc dans la tête de ma mère, de mes parents, l'éducation c'était synonyme de liberté, c'est-à-dire qu'on ne serait pas victime du sort, on arriverait à se constituer en définitive une vie autonome. Et donc comme je n'avais pas besoin de travailler en sortant immédiatement de l'université après une licence en droit à Montréal et l'admission au barreau et que j'avais un goût pour les études, j'ai toujours trouvé que les études pour moi c'était comme une compétition, c'est-à-dire que moi je n'ai jamais abordé les études comme un pensum, j'étais toujours stimulé par apprendre quelque chose, quand je commence un livre, je vais aller jusqu'à la fin.

[Denis-Martin] Oui.

[Serge] Alors de la même façon, en droit quand je m'intéressais à une forme du droit qui était le droit public, le droit constitutionnel, ben je voulais tout savoir dans ce domaine-là.

[Denis-Martin] Ça vous a motivé.

[Serge] Donc c'était naturel pour moi de vouloir poursuivre des études dans les domaines où j'estimais que j'aurais un intérêt éventuellement de travailler, enfin de contribuer. Alors ça ne m'a pas été imposé, je l'ai choisi naturellement et puis mes parents m'encourageaient à cela.

[Denis-Martin] Vous rendez-vous compte que vous avez été, Serge Joyal, une personne privilégiée parce qu'à l'époque ce n'était pas tous les Québécois qui avaient l'accès à ça.

[Serge] Oui, ça je suis d'accord avec vous, mais je pense que l'élément déterminant, j'y ai réfléchi par après parce que j'ai été le seul pratiquement de ma promotion à la Faculté de droit de l'Université de Montréal de poursuivre des études à l'étranger. Moi ce qui m'intéressait dans ces études supérieures, c'était d'aller à l'étranger. Je voulais aller voir ailleurs comment ça se passait et je voulais, comme je vous l'ai souligné tantôt, je ne dirais pas par instinct de compétition, mais je voulais voir d'autres étudiants et voir comment ils pensaient, comment eux se définissaient et ma première préoccupation ce n'était pas de rester au Québec et au Canada, c'était d'aller soit aux États-Unis, soit en Angleterre et en France pour voir comment eux concevaient le droit, comment ils l'exprimaient, comment ils le vivaient et puis évidemment mon imaginaire qui avait été stimulé pendant toutes mes études secondaires, ben je voulais aller voir le Louvre, ça avait l'air de quoi, le tombeau de Napoléon, ça avait l'air de quoi, l'Arc de Triomphe c'est quoi.

[Denis-Martin] La Joconde.

[Serge] La Joconde c'est quoi. Je voulais aller en Angleterre évidemment parce que forcément l'Angleterre fait partie de notre réalité, on a beau vouloir l'ignorer, ce n'est pas vrai--

[Denis-Martin] Nos lois et nos institutions sont inspirées de--

[Serge] Notre droit criminel, tout le droit criminel est, comme vous savez, est inspiré directement du droit britannique. Donc je voulais aller ailleurs et j'avais cet instinct-là d'être assez sûr de moi, comme on dit, je pouvais prendre ma valise et aller vivre ailleurs et me confronter à d'autres étudiants qui étaient probablement plus intelligents que moi et plus ouverts et plus connaisseurs que je ne l'étais moi-même. Donc ces études-là, pour moi, il y avait toutes sortes d'éléments dans cette idée-là d'aller poursuivre des études à l'étranger. Et quand on revient de l'étranger on n'est plus la même personne.

[Denis-Martin] Ça change beaucoup.

[Serge] On n'est plus la même personne.

[Denis-Martin] J'aimerais vous confronter à vous-même, comment avez-vous réalisé que vous étiez attiré par les hommes ?

[Serge] C'est une évolution qui s'est faite, j'oserais presque dire, naturellement. J'ai vécu avec des femmes, j'ai eu des aventures nécessairement avec des femmes et n'oubliez pas moi je suis venu à, si vous voulez, à l'âge adulte à l'époque des années 60. Et les années 60 c'était quoi ? C'était le Peace and Love. C'est-à-dire qu'on sortait du cadre traditionnel où on n'avait pas de relation sexuelle avant le mariage, vous savez, toute la morale était à cette époque-là, à cette époque-là on se mariait pour avoir des enfants et puis bah évidemment, nécessairement, il fallait garder le privilège de la relation sexuelle avec sa conjointe et c'était le cadre familial qui s'imposait jusqu'aux années 60. Aux années 60 quand l'idée de l'amour libre est devenue une sorte d'autres façons de vivre, ben on n'avait plus l'obligation de

s'astreindre dans une relation, j'allais dire monogame avec une seule personne, on pouvait faire des-- En fait le contexte social de l'époque, comme je vous le souligne, du Peace and Love, c'était de dire qu'on peut avoir des expériences différentes avec des garçons, avec des filles, c'est maintenant la manière contemporaine de se comporter. Et donc c'était ça qui apparaissait comme étant si vous voulez la rupture par rapport à la société précédente. Alors moi j'ai connu cette vie-là, j'ai d'abord premièrement comme vous savez, je vous disais, je vivais à l'étranger, donc je n'avais pas de contrainte du milieu immédiat de la famille ou des amis, je devais me faire une vie personnelle par moi-même et puis ben forcément on rencontre des personnes, on est attiré par des personnes et j'étais attiré par des filles, j'étais attiré par des garçons et par conséquent ça n'a pas été une expérience, comment dirais-je, qui a été forcée sur moi.

[Denis-Martin] Ce n'était pas foudroyant, c'est arrivé comme ça.

[Serge] Non, non, c'était comme ça, c'était l'air du temps, comme on dit communément. Aujourd'hui, quand je regarde ça, c'est très différent. Il y a eu le sida évidemment qui a modifié complètement cette approche d'amour libre parce que l'amour libre sans protection, c'était synonyme de risque mortel et surtout moi j'ai eu des amis de médias qui sont décédés très rapidement quand le sida est apparu dont des amis intimes, alors j'ai vécu la tragédie du sida pratiquement dès 1984, 85 et je voyais autour de moi les gens décéder l'un après l'autre. À l'époque je passais l'été à Provincetown qui était probablement l'endroit le plus libre sur la planète et d'une saison à l'autre, c'est-à-dire d'un été à l'autre, de toutes les personnes que j'avais connues, la moitié étaient décédées pendant l'hiver. Donc la société a basculé à ce moment-là et aujourd'hui quand je regarde ou quand j'observe comment mes neveux, mes nièces, la nouvelle génération se comporte, ils n'ont pas connu la période de la libération totale. Moi je l'ai connu, je l'ai vécu et par conséquent comme c'était le contexte de l'époque, mes parents n'étaient pas du tout moralisateurs.

[Denis-Martin] L'aviez-vous dit que vous aviez une attirance vers les hommes et les femmes ?

[Serge] On n'a jamais eu à en discuter comme tel parce que mon père qui était un libéral de philosophie, c'est-à-dire qu'on laisse chacun faire sa vie comme il veut et en plus mon père est un très bel homme et puis évidemment, nécessairement il attirait les femmes et il attirait les hommes. Et puis quand il nous raconte ça de façon très détachée, on en riait évidemment parce qu'on savait qu'il n'était pas gay, mais il réalisait qu'il y avait des hommes qui étaient attirés par d'autres hommes et puis ça ne le scandalisait pas du tout, ça le flattait. Alors donc je n'avais pas-- Ma mère était plus conservatrice parce qu'elle était originaire de Joliette, la patrie d'Antonio Barrette, des conservateurs de Duplessis qui habitaient à deux maisons de chez ma grand-mère, donc Antonio Barrette c'était une sorte d'incarnation enfin du meilleur de ce que le système pouvait à l'époque représenter et elle était un peu plus conservatrice, mais elle s'est rajustée, si vous voulez, au monde de l'époque quand mon frère, mon frère aîné a décidé de ne pas aller à la messe de minuit. Alors cette nuit de Noël ma mère a pleuré parce qu'elle ne pouvait pas imaginer qu'un membre de sa famille n'irait pas à la messe de minuit. Et ça lui a pris un certain temps pour s'adapter au fait que bah la religion c'est une décision personnelle, ce n'était pas un choix social imposé par la famille ou par le milieu de la société où on vivait et en plus évidemment c'était à l'époque de la discussion évidemment publique sur l'usage de la pilule contraceptive et ma mère était tout à fait ouverte à discuter de ces questions-là, elle écoutait les émissions du Père Marcel-Marie Desmarais, je ne sais pas si ça vous dit quelque chose.

[Denis-Martin] Pas du tout.

[Serge] Qui avait une émission à la radio où sous des allures très ouvertes parce que n'oubliez pas il y avait eu Vatican 2 où l'Église évidemment s'était libéralisée entre guillemets, où ma mère évidemment pour elle prendre la pilule c'était vraiment un geste contre nature, mais elle suivait la méthode Ogino qui était la méthode de la fertilité déterminée par le calendrier. Alors on discutait de ça chez nous, vous savez, ce n'était pas un secret ou un tabou ou quelque chose qu'il fallait soulever la porte fermée, on discutait ça autour de la table à déjeuner ou à dîner et par conséquent malgré le fait que comme je vous souligne, la société évoluait, chez nous elle évoluait naturellement, ouvertement. Donc il n'y a pas eu de, comment dirais-je ? De confrontation où il n'y a pas eu de scandale, la grande rupture elle s'est faite, comme je vous dis, chez ma mère le jour où elle a dû réaliser que la religion c'était

un choix personnel et non pas un choix dicté par le milieu dans lequel on vit. Et ça a conditionné tout le reste, j'allais dire, de l'adaptation au monde contemporain.

[Denis-Martin] Vous écoutez Affirmations avec Serge Joyal, nous allons faire une courte pause pour ceux qui nous écoutent à la radio ou ceux qui nous écoutent en balados diffusion, on revient tout de suite. Serge Joyal, donc vous avez fait un non-coming out, qu'on pourrait dire, dans votre famille.

[Serge] Oui, un non-coming out, mais les journalistes que je côtoyais à l'époque où j'étais député dans les années 70 se questionnaient de savoir si j'étais gay ou non et en particulier en 1976 pendant la crise des gens de l'air, j'étais très très souvent, évidemment, sur les plateaux de télé, dans les interventions publiques et le reste et puis ben évidemment à la tribune de la presse à Ottawa, les journalistes francophones que je côtoyais plus souvent, entre eux évidemment quand ils prennent un verre, se demandaient : « Joyal il est gay ? » Et puis à un moment donné, comme personne n'arrivait à une conclusion là-dessus, ils se sont dit : « Ben on va lui envoyer une Mata Hari. » C'est-à-dire, il y avait une journaliste parmi eux, Diane Proulx qui s'est dit : « Ben écoutez, moi je vais me porter volontaire, je vais l'inviter à dîner puis on verra si ça va aboutir à quelque chose. »

[Denis-Martin] C'est incroyable.

[Serge] Alors Diane Proulx, qui par la suite est devenue l'épouse d'un de vos confrères à l'époque, Jean Pelletier, qui évidemment était journaliste pour le journal La Presse, son père était évidemment Gérard Pelletier.

[Denis-Martin] Oui, Gérard Pelletier.

[Serge] Ancien éditeur de La Presse et donc je me suis retrouvé évidemment avec Diane Proulx pour déjeuner, dîner pardon un soir et puis on s'est tellement bien entendu puis le vin aidant pendant le repas, elle me dit à la fin : « Écoute, c'est un piège que je suis supposée de te tendre. » Et le reste, bon, c'est vous dire--

[Denis-Martin] Vous n'étiez pas fâché d'entendre ça ?

[Serge] Non, elle a dû faire son rapport après parce qu'évidemment elle avait été missionnée comme on dit pour aller vérifier si j'étais gay ou non.

[Denis-Martin] Mais vous, quand elle vous a dit ça, il me semble que moi j'aurais été un peu fâché, non ?

[Serge] Ah non, au contraire, on est devenu les meilleurs amis du monde, on est devenu les meilleurs amis du monde parce qu'on avait une relation franche. Moi je n'avais pas à faire d'aveux et puis évidemment à cette époque-là on essayait toujours quand même d'identifier les gens parce que n'oubliez pas, l'année 76, en 77 il y avait les descentes à Montréal dans le Sauna, au bar Truxx, et cetera. La police de Montréal était encore très engagée dans une lutte antigay, il faut quand même--

[Denis-Martin] Oui, c'était il n'y a pas si longtemps que ça.

[Serge] Ça ne fait pas si longtemps que ça, alors malgré vous savez le fait que l'homosexualité avait été dépénalisée par le Bill omnibus de Pierre Elliott Trudeau en 69, il n'en demeure pas moins que dix ans plus tard, il y avait encore la chasse aux gays à Montréal et tout ça, évidemment, j'allais dire, sous le fouet du maire Drapeau. Et à tel enseigne qu'en 78 quand j'étais candidat à la mairie de Montréal, j'avais toutes sortes de bénévoles autour de moi et à un moment donné je reçois un appel d'un journaliste de la station de la radio CKAC qui m'a dit : « Monsieur Joyal, votre chef de cabinet a été déjà arrêté par la police dans une affaire de mœurs. » Alors j'appelle mon chef de cabinet, je dis : « As-tu déjà été arrêté pour une affaire de mœurs ? » « Jamais de ma vie » Alors c'était une enquête que la police de Montréal avait faite dans ses dossiers pour identifier parmi les personnes qui m'appuyaient, qui faisaient partie de l'équipe, une personne qui aurait pu avoir été accusée ou arrêtée pour des activités dites obscènes et évidemment dévoiler ça

dans l'opinion publique, que l'entourage du candidat à la mairie contient des personnes qui ont été arrêtées pour des activités d'obscénités publiques.

[Denis-Martin] Parce qu'on n'utilisait plus l'homosexualité, on utilisait les mœurs ou les, comment est-ce qu'on disait, les comportements.

[Serge] Ouais, comportement déviant. Donc c'est vous dire qu'en 78--

[Denis-Martin] Grossière indécence.

[Serge] Grossière indécence, en 78 à la ville de Montréal, à la haute direction de Montréal, à la police de Montréal, on essayait encore comme on dit d'attraper les gens. Alors c'est vous dire que quand vous me demandez : « Mais vous vous avez fait votre coming out comment ? » Bah je vous dis qu'on vivait à cette époque-là encore une sorte de répression quand même très visible et j'allais dire très directe qui pouvait ruiner la réputation de la personne, mais moi j'avais 52 candidats avec moi dont une quinzaine de candidates féminines, c'était la première fois dans une élection municipale où il y avait autant de femmes qui se présentaient avec moi et donc on pouvait à ce moment-là, si vous voulez, détruire complètement la crédibilité d'un choix politique, d'un parti parce qu'on dit qu'à la tête de ce parti-là il y a des gens qui ont été accusés de grossières indécentes, et cetera, ce qui s'est révélé faux. Mais c'est vous dire qu'il n'y a pas si longtemps, c'était encore un élément de très grande, j'allais dire d'un risque énorme sur le plan politique et je dois vous dire que quand monsieur Trudeau, Pierre Elliott Trudeau m'a appelé à son bureau pour me mentionner qu'il était disposé à me nommer au cabinet, il m'a dit textuellement : « Je sais que vous êtes homosexuel et si vous vous faites attraper avec des jeunes, je devrais vous renvoyer du cabinet immédiatement, je veux que vous soyez averti. » Et là je dois vous dire que les deux bras m'en sont tombés du corps littéralement parce que moi qui avais présidé l'année précédente l'adoption de la charte, je croyais que la charte protégerait les minorités sexuelles. Et je réalisais tout à coup que Monsieur Trudeau avait les mêmes préjugés que ceux qui sont véhiculés par certaines églises, que si vous êtes gay, vous êtes pédophile. Il faisait pratiquement l'association directe entre le fait d'être gay et le fait d'être pédophile. Et le fait d'être pédophile c'est une déviance et par conséquent si vous

étiez gay, vous étiez déviants. Et savez-vous ce que je lui ai répondu ? J'ai dit : « Vous n'avez pas vous inquiéter, je vis avec une personne d'âge mûr. » En voulant dire que mon truc moi ce n'est pas les enfants ou les adolescents, c'est les hommes mûrs. Alors je lui ai répondu directement cela.

[Denis-Martin] Et ça, ça prend du culot parce que Pierre Trudeau n'avait pas la réputation d'aimer se faire contredire.

[Serge] Sauf qu'après quand je suis sorti de son bureau, ce qui me préoccupait mentalement ce n'était pas le fait que j'entrais au cabinet, c'était le fait de dire : « Mais comment Trudeau peut penser comme ça ? » Quand son meilleur ami c'était Jacques Hébert et puis je ne fais pas le coming out de Jacques, mais Jacques Hébert avait été marié, il avait des enfants et puis il était gay. Et puis Trudeau c'était baladé en Chine avec lui quand « Deux innocents en Chine rouge », c'était le livre qu'ils ont publié et Trudeau l'a nommé au Sénat, alors est-ce qu'il y a eu cette conversation-là avec Jacques Hébert avant de le nommer au Sénat : « Jacques, si tu te fais attraper par des jeunes, je devrai être obligé de-- » Bah là, il ne pouvait pas le dénommer du Sénat parce qu'une fois que vous êtes nommé au Sénat, le Premier ministre ne peut plus vous dénommer, mais le Sénat peut prendre une mesure disciplinaire contre vous et le reste. Alors tout cela pour vous dire que ça, c'est en 1981, ça ne fait pas si longtemps que ça et je ne dis pas ça pour atteindre à la réputation de Monsieur Trudeau.

[Denis-Martin] Il était un homme de son époque.

[Serge] Mais c'était un homme de son époque, mais c'est pour vous dire c'était l'époque et je vous assure que si en 1981 quand on a adopté la charte des droits et libertés, si les neuf ministres des provinces et le premier ministre du Canada avaient su que 20 ans plus tard, les 11 tribunaux au Canada viendraient à la conclusion que le mariage civil était protégé par la charte, il ne l'aurait pas voté la charte parce qu'il aurait dit : « Ben non, on n'est pas pour légaliser le mariage entre deux hommes ou deux femmes, voyons donc, ça serait insensé. »

[Denis-Martin] Vous nous en dit des choses aujourd'hui qu'on n'a pas entendu avant.

[Serge] Mais vous comprenez à cette époque-là, on n'aurait jamais imaginé que la charte que les neuf hommes adoptaient, enfin les neuf provinces plus le gouvernement canadien donc les 10 premiers ministres signaient un document qui allait ouvrir le mariage aux personnes du même sexe, s'ils avaient su ça à cette époque-là, il ne l'aurait pas signé, pas plus qu'il ne l'aurait signé s'il avait compris à cette époque-là que les autochtones établiraient une relation de nation en nation avec les gouvernements à travers le Canada.

[Denis-Martin] Je vais revenir sur la charte parce que vous avez beaucoup travaillé sur cette charte des droits et libertés au Canada, les mots « orientation sexuelle » n'étaient pas inclus parce que c'était impossible. C'était impossible de le mettre à cette époque là.

[Serge] C'est-à-dire que ce n'était pas impossible parce que Svend Robinson qui était le premier député fédéral à se déclarer ouvertement gay, siégeait sur le comité et il avait proposé un amendement à la charte et c'est moi qui présidais cette journée-là. Et quand il a eu déposé son amendement, j'ai dit publiquement comme président que j'appuierai cet amendement-là et Monsieur Chrétien était le ministre de la Justice à l'époque et Monsieur Chrétien avait la responsabilité comme ministre de la Justice de commenter sur les amendements, de faire valoir son point de vue. Et sa raison fondamentale était la suivante, c'est de dire qu'on est mieux d'adopter une charte qui utilise des mots très larges comme « sexe » que « orientation sexuelle » pour s'assurer que dans l'avenir, l'interprétation de la charte puisse évoluer avec la société.

[Denis-Martin] Et c'est ce qui est arrivé.

[Serge] Et je vous raconte une autre chose qui s'est produite, c'est que quand les 11 tribunaux se sont prononcés pour dire que le mariage est une institution qui doit être ouverte également aux hommes et aux femmes indépendamment du fait que

un couple c'est un homme et une femme, monsieur Chrétien a convoqué le caucus pour consulter les députés, les sénateurs sur ce qu'il devait faire et quand mon tour est arrivé d'aller au micro, je lui ai dit ceci : « Monsieur Chrétien, vous souvenez-vous il y a 20 ans ce que vous avez dit comme explication pour soutenir qu'on ne devait pas introduire le mot « orientation sexuelle », mais garder le mot « sexe » pour que la société puisse s'adapter, que la charte puisse s'adapter à l'évolution de la société ? » Et là je lui ai dit : « Actuellement, on est arrivé là. C'est là où on est arrivé, c'est ça qu'il faut faire, c'est ça qu'on doit faire pour respecter la charte qu'on a adoptée il y a 20 ans. » Et je l'ai regardé dans les yeux, les deux yeux comme deux mitraillettes là et il m'a regardé puis il a fait un signe de tête en voulant dire : « Oui, je m'en souviens. » Et ça a changé la position du gouvernement.

[Denis-Martin] Waouh, je trouve ça intéressant parce que ça fait de vous--  
Finalement les gens qui se disent que c'est une chose de cette génération parce que c'est un peu la mienne aussi parce qu'on n'a pas une si grande différence d'âge. Cette génération on était plus discret, peut-être que moi j'étais moins que vous, mais on était plus discret sur qui on était, mais vous avez quand même été militant à votre façon ?

[Serge] Ah oui, bah j'étais non seulement militant à ma façon, mais j'étais très conscient d'être ce que je suis et à l'époque je n'essayais pas de me cacher, je vivais selon la manière d'être que j'estimais être la mienne. Et mon conjoint venait avec moi dans des activités publiques et puis les gens se demandaient : « Il vit avec ? Oui ou non ? » Alors c'est un peu comme ce que je vous raconte dans les années 70 avec les journalistes qui se demandaient si j'étais gay ou non. C'est-à-dire que moi j'ai toujours cru qu'il ne fallait pas comme gay que nous diminuions notre crédibilité de gérer les institutions où la majorité des personnes sont hétérosexuelles. Moi je ne crois pas que les gays doivent gérer les gays. Je crois que les gays doivent gérer la société, indépendamment de ce que peut être l'identité des personnes qui sont devant nous. Et la meilleure illustration que je puisse vous donner de cela, c'est que j'ai été président du comité de l'éthique du Sénat pendant 16 ans et c'est un poste qui était électif au scrutin secret comme le pape, alors c'est-à-dire qu'à tous les deux ans les sénateurs devaient voter pour choisir le président et moi évidemment j'avais à nécessairement comme président, à prendre connaissance des rapports d'enquête sur les sénateurs autant sur le plan de leur conduite publique, que sur leur conduite personnelle qui aurait pu avoir un impact sur leur profession, sur leur

activité parlementaire et j'ai toujours pensé que le fait d'être gay et d'être reconnu comme gay, ça ne devait pas empêcher les gens de dire : « On vote pour Joyal, il est objectif, il est rigoureux et il respecte ce que nous sommes et nous nous respectons ce qu'il est. » Et j'ai trouvé que c'était le plus grand témoignage que les sénateurs m'ont donné de me réélire constamment à ce poste-là, pour les juger dans leur conduite et recommander si le Sénat allait les expulser ou non, il faut quand même le faire. Alors moi je crois, ça, c'est ma conviction très profonde, c'est-à-dire que je ne vois pas pourquoi parce qu'on est gay ou pas gay, on devrait défranchiser d'avoir des responsabilités les plus ultimes sur la vie des personnes.

[Denis-Martin] D'abord il y a une question qui me trotte en tête, vous m'avez parlé de votre conjoint, vous avez été ensemble longtemps, vous êtes encore ensemble ?

[Serge] Oui, depuis attendez, 24 ans.

[Denis-Martin] 24 ans ?

[Serge] Ouais.

[Denis-Martin] C'est quand même quelque chose quand on sait que dans les communautés de la diversité, c'est un petit peu plus difficile d'avoir des relations qui durent aussi longtemps.

[Serge] Mais comme dit mon père : « On ne vit pas avec la même personne 24 ans si on ne l'aime pas. »

[Denis-Martin] Ah c'est beau et votre conjoint, je ne vous pose pas de question, si vous ne l'avez pas identifié c'est qu'il ne veut pas être identifié, mais comment est-ce qu'il vit ça lui d'être avec une personne aussi connue que vous ?

[Serge] Bah évidemment, forcément comme quand je vais acheter mon journal, les gens me reconnaissent, alors que lui, il est moins impliqué dans la vie publique, il a des responsabilités publiques, mais il n'est pas impliqué dans la vie publique, évidemment surtout comme moi je l'ai été. Donc il n'a pas-- Je ne veux pas dire subir, mais il n'a pas évidemment à composer avec le fait que quand on a été dans la vie publique comme moi pendant aussi longtemps, écoutez, moi j'étais chef étudiant à l'époque de Bernard Landry et de Pierre Marois, donc dans les années 63, 64 alors c'est vous dire, ça fait 60 ans que je suis dans la vie publique, alors il est évident que pendant toutes ces années-là, on doit évidemment respecter les personnes pour ce qu'elles sont et lui évidemment comme on dit, n'a pas à assumer cet aspect là de la vie sociale et puis comme je reste encore très impliqué dans plusieurs domaines de l'activité publique, ben forcément je continue de me comporter comme je me suis toujours comporté dans le respect des personnes avec lesquelles, le plus grand respect des personnes avec lesquelles je suis en contact.

[Denis-Martin] Puis ce n'est vraiment pas un reproche, c'est juste pour vous souligner jusqu'à quel point vous êtes occupé, quand j'ai demandé cette entrevue on a dû s'y prendre plusieurs semaines d'avance parce que vous avez tellement de rendez-vous un peu partout.

[Serge] Je suis encore très impliqué avec les relations du Sénat à Paris, je suis membre de l'Institut France-Amérique, j'ai encore beaucoup d'activités liées enfin au mécénat au Musée des Beaux arts à Montréal, je suis le président du comité d'acquisition d'art décoratif.

[Denis-Martin] C'est ce qui fait que vous avez toujours, je l'ai dit tout à l'heure, vous avez toujours l'air jeune, des fois je vous regardais, mais il n'a pas changé d'une miette.

[Serge] Il n'a pas changé d'une miette, disons que la mémoire s'accumule, enfin heureusement quand je vois l'ordinateur, je me dis que c'est merveilleux le cerveau humain peut en assumer-- Vous savez c'est comme nos téléphones cellulaires, on prend toutes sortes de photos puis à un moment donné on dit : « Là, vous en avez

2000, il faut que vous fassiez les mondages. » Dans nos souvenirs on n'a pas à faire les mondages au contraire ça s'accumule. Et puis en plus évidemment on voit le monde évoluer, moi je trouve que la plus grande chance que j'ai eue dans ma vie, évidemment c'était de voir le monde évoluer. Là, on est dans une période extrêmement difficile, probablement je ne dirais pas peut-être la plus difficile que j'ai connue dans mon existence, mais les guerres sont revenues très présentes à nos portes, comme je vous le mentionnais tantôt, je suis très souvent présent à Paris et là on sent la guerre. On sent que la guerre c'est dans les frontières européennes.

[Denis-Martin] Mais le monde c'est polarisé.

[Serge] Et puis évidemment on connaît le conflit au Moyen-Orient, on voit ce que ça a donné en Afghanistan. Chaque jour les médias ou régulièrement, les médias nous rapportent ce que c'est de ne pas vivre sous la liberté. Là, en Afghanistan les femmes ne peuvent pas se parler entre elles en public, c'est délirant et puis quand on voit le résultat d'évidemment de la campagne électorale qui s'est passée au sud, moi j'habite en partie aux États-Unis l'été donc j'ai quand même des amis américains, et cetera. Et qu'on revient au Canada, on dit : « Mon Dieu, les peuples russes sont des peuples sans histoire. » Je veux dire, ce n'est pas parfait le Canada puis le Québec non plus, mais au moins on a un niveau de liberté qui est unique au monde, enfin il faut quand même le dire et réaliser qu'il faut continuer d'être très conscient que si on n'est pas alerte pour protéger cette liberté-là, on va faire comme les autres, on va la perdre.

[Denis-Martin] Parce qu'elle est menacée aux États-Unis, entendons-nous le parti qui soutient Donald Trump, pas les républicains, mais le parti Républicain de Donald Trump, on s'entend parce que ce n'est pas la même chose, mais ce parti est au pouvoir, a les coudées franches, c'est un parti qui a ciblé, pointé du doigt certaines des personnes de nos communautés, ça peut venir ici, ça.

[Serge] Ce que je trouve le plus nocif c'est de faire sa politique sur le dos des minorités comme DeSantis le gouverneur de la Floride le fait et comme plusieurs gouverneurs le font, ils ciblent les minorités, comme Monsieur Trump le fait avec les

Haïtiens à Springfield. On cible une minorité, c'est cette minorité-là qui nous menace dans ce que la société idéale doit être et cette approche-là, on n'en est pas immunisé. Parfois je vois, j'écoute les commentaires qui se font sur les immigrants au Québec, ça ne prendrait pas grand-chose pour qu'une de ces communautés immigrantes devienne le bouc émissaire de ce qui va mal dans la société.

[Denis-Martin] Mais on le voit aussi en Alberta, il y a des lois qui ont été passées très très très antitrans.

[Serge] Saskatchewan, au Nouveau-Brunswick, le gouvernement vient de changer au Nouveau-Brunswick, mais évidemment on utilise le prétexte des libertés élargies pour interpréter ça comme une menace à ce que j'appelle l'hétéronormativité traditionnelle. Alors il ne faut pas croire qu'on est à l'abri de ce que j'appelle, comme on disait autrefois dans l'évangile, le vent mauvais qui souffle sur nous. On reçoit les effluves de toutes ces discriminations là, j'allais dire dans le vent qu'on respire, dans l'air qu'on respire. Et il faut rester extrêmement alerte qu'on peut nous aussi dévier, il y a des gouvernements qui peuvent dévier. Et comme je vous souligne, le discours le plus facile pour plusieurs milieux politiques, c'est de s'en prendre à une minorité. Et c'est cette minorité-là qui est la source de tous nos maux.

[Denis-Martin] Ça fait diversion.

[Serge] Ça fait diversion puis évidemment ça remonte au Moyen-Âge, comme vous savez avec la chasse aux sorcières, c'est le même syndrome humain, de singulariser une personne ou un groupe et de dire que la peste vient d'eux, la peste venait des mendiants, la peste vient des sorcières, des femmes qui deviennent les agentes du diable, et cetera. C'est très très facile et puis évidemment il y a aussi ce qu'on voit également, on le voit aux États-Unis, c'est l'importance que les groupes évangélistes prennent dans le débat public et l'influence qu'ils obtiennent dans le débat public. Et je ne veux pas dire qu'on ne peut pas pratiquer sa religion comme on veut la choisir ou s'y identifier, mais lorsque la religion devient trop prenante ou prégnante dans le débat public, nécessairement on établit des exclusions et ça, à mon avis c'est le risque que l'on court aujourd'hui que je ne croyais pas quand on

faisait tout ce débat de la liberté qu'on cherchait à se donner dans les années 60, 70, que comme on dit, la pendule ferait un tour et puis qu'on reviendrait à ce niveau-là, mais il faut en être bien conscient.

[Denis-Martin] Mais on sent qu'il y a encore du feu en vous, si ce genre de situation là perdure j'ai l'impression qu'il va peut-être y avoir Serge Joyal qui va dire : « Moi je vais intervenir dans le débat. »

[Serge] C'est fort possible, je regarde comment ça évolue, quand je dis que je regarde, au sens où je suis très directement ce qui se passe et si je crois que je peux apporter une contribution dans le débat public, soit dans la discussion publique, soit devant les tribunaux, je reste toujours avocat et j'ai toujours reconnu que les études de droit que j'avais faites, c'est-à-dire la suréducation que j'avais obtenue en droit me serait utile pour contribuer à cette réflexion-là et à cette évolution-là.

[Denis-Martin] On n'a pas eu le temps de parler, mais vous êtes aussi auteur, vous avez écrit plusieurs titres dont « Le mythe de Napoléon au Canada français », vous avez aussi écrit « Le Sénat en vérité », ça, c'est des trucs-- Vous avez eu un goût de l'écriture, en quelques minutes qu'est-ce qui vous a attiré à écrire ?

[Serge] Écrire évidemment c'est se prolonger dans le temps. C'est-à-dire que vous et moi on peut avoir une conversation aujourd'hui, mais si elle n'était pas enregistrée, si elle n'était pas accessible, elle serait très intéressante bien sûr, mais personne d'autre ne pourrait en prendre connaissance. Quand on écrit on se bat contre l'oubli. C'est une façon de se situer dans le temps et d'autres pourront en prendre connaissance dans les années à venir et on restera présent dans l'esprit des personnes et donc c'est faire confiance à l'intelligence des personnes que d'écrire parce que ça nous permet d'être présents dans l'espace-temps et ça, j'y crois très profondément et je pense que avoir appris à écrire par moi-même, je trouve que c'est un outil formidable et je ne m'en prive pas parce que j'y trouve un agrément et j'y trouve surtout une exigence parce que quand on écrit, on se commet. On reste responsable de ce qu'on écrit et par conséquent-- D'ailleurs j'avais une discussion avec Monsieur Trudeau à ce sujet là, j'ai demandé s'il voulait écrire ses mémoires, le reste puis j'ai dit : « Allez-vous écrire vos mémoires pour

qu'on-- » Je lui ai presque dit : « Pour qu'on sache enfin ce que vous pensez ? » Et il m'a dit : « Ah, je vais laisser les autres écrire. » Il ne voulait pas prendre le risque de, comment dirais-je, d'être interprété différemment que ce qui était dans le domaine public. Et c'est une position, je la respecte. Moi, je crois qu'écrire c'est de prendre le risque d'être dans le débat public, bon, le débat peut dévier avec les réseaux sociaux, c'est certain on le voit aujourd'hui, sauf qu'il reste qu'un livre ou un CD, un CD Rom, c'est une façon de continuer d'être présent au monde même quand physiquement on n'est plus là et ça, je crois profondément à ça.

[Denis-Martin] Ah mon Dieu, on aurait pu en prendre pendant une autre heure de vous écouter Serge Loyal, c'était tellement intéressant et surtout ce regard qu'on ne connaissait pas sur tout le débat qui a amené l'adoption de lois et d'actes constitutionnels qui ont changé les choses dans notre pays, merci beaucoup, merci d'avoir été là aussi pendant ces années puis merci d'avoir été avec nous aujourd'hui.

[Serge] Espérons qu'il y aura encore beaucoup d'années à venir.

[Denis-Martin] On va l'espérer. On remercie Maurice Bolduc à la mise en ondes aujourd'hui, Gerlie Ormelet aux réseaux sociaux et communications, je m'appelle Denis-Martin Chabot, j'anime et je réalise Affirmations, une production de Canal M, la voix de l'inclusion, la radio de Vues et Voix.